

comme des tambours. Et pendant tout le reste du jour, nous n'avons plus d'autre distraction que de regarder les gouttes brillantes qui courent et se poursuivent le long des cordes fixant nos mobiles pavillons.

Le soir, comme je me glisse sous ma moustiquaire, j'entends dans la ruelle de ma malle-lit, un long coassement. Et c'est un crapaud, ennuyé du déluge, qui s'excuse apparemment de la liberté grande et me dit bonsoir!

## VIII

C'est seulement au réveil que je sens la gêne de la courbature, peut-être la douleur furtive, annonciatrice du rhumatisme qui, un jour, me fera œgrotant dans mon fauteuil de grand-père!

Oui, sonne clairon du diable! Fais retentir ta fanfare de caserne, combien stupide en cet eden de verdure! Je ne me lèverai pas. Aujourd'hui, tu m'entends, c'est une journée de flâne. Va, sonne tout ton soûl! Je m'habillerai quand il me plaira...

Déjà le soleil est haut dessus l'horizon. Ma carabine à l'épaule, — simplement pour conte-

nance, non pour de bêtes massacres — je vais à l'aventure à travers le village charmant.

Les indigènes tout nus, bondissent, se sauvent comme des lièvres à mon approche ; cachés derrière les cordages des lianes et les tonnelles de bambous, je les vois qui me regardent passer curieusement. Les femmes ont moins peur et restent ébaubies sur le pas de leurs cases. Il est vrai qu'elles sont vieilles, avachies, les seins ratacinés et pendants. Elles savent bien qu'elles n'ont rien à craindre de ma galanterie. Non, elles ne sont plus faites pour les étreintes ! Le furent-elles jamais d'ailleurs, esclaves déformées dès l'enfance ?

Devant ces douces femelles, je suis chaste, mes sens ne me brûlent guère, et demeurent bien tranquilles.

Mais ce n'est pas long. Pan rôde, trottine par les zilas de ce riant jardin et se moque de moi. C'est lui, bien sûr, qui brusquement me pousse au milieu de ce quinconce de bananiers où les femmes de nos soldats, jeunes, fortes, épaulés et bras nus, sont occupées à piler le maïs. Et le tableau me captive de ces beautés africaines aux langoureuses prunelles...

Dans un haut mortier creusé au cœur d'une souche, elles laissent retomber d'un mouvement égal, rythmique, un pilon énorme, lourd comme

une massue. Ce sont de véritables coups de demoiselle qu'elles assènent sur les perles d'or ! Et cela fait un bruit de fléau, comme dans les granges de chez nous aux jolis mois d'été.

Tandis qu'elles travaillent et suent, elles chantent d'une petite voix d'enfance, un lied natal, composé avec quelques notes et que le *han* n'interrompt qu'une seconde. Leurs gorges tressautent, leurs croupes saillent sous le pagne qui se tend. Parfois elles sont deux qui tapent au même mortier, et se sourient en chantant par-dessus les coups alternés.

Cependant quelques-unes finissant de piler, s'essuient le front avec l'avant-bras. C'est le geste auguste du faucheur de blés !

Alors, renversant le mortier, elles répandent la poudre blanche qui coule comme du lait dans un van finement tressé. Puis, sur de grandes feuilles de bananiers exposées au soleil, elles épanchent à petites secousses la grasse farine qu'elles étendent ensuite, caressent du plat et du dos de la main...

Et je regarde longuement ces femmes, robustes comme celles des légendes iliadesques — *Καλλιγύναια*, dit Homère chantant Lacédémone — un peu marri, je l'avoue, de ne point découvrir ici celle que j'admire entre toutes et qui s'appelle : Loukoussou !